

JEAN GIONO

de l'Académie Goncourt

**VOYAGE
EN ITALIE**

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1953.*

I

Je ne suis pas voyageur, c'est un fait. Pendant plus de cinquante ans, c'est à peine si j'ai bougé. J'ai été obligé de gagner ma vie de bonne heure. A quinze ans j'entrais dans la banque pour vingt francs par mois. J'avais sous les yeux le spectacle constamment renouvelé des passions humaines les plus communes. C'était une porte ouverte vers la vérité. Les autres m'étaient fermées. Malgré la très grande habileté à rêver que je tiens de mon père, je ne considérais pas cette invitation à raisonner comme une injustice ou une insolence. J'organisai ma vie en conséquence et je pris goût au racinage.

J'étais sans vanité. Je le suis toujours. J'accepte avec beaucoup d'humilité toutes les invitations à creuser et même à m'ébahir sur place. Je ne suis pas resté quelques jours ou quelques mois dans la banque, mais vingt ans. De l'inspecteur qui vérifiait périodiquement mon travail dépendait absolument mon présent et mon avenir. C'était un gros homme

barbu qui fumait des cigares et ne se cachait pas pour mépriser le regard vague que me donnaient les yeux bleus. J'avais beau être excellent employé, comme il le reconnaissait, il m'a toujours laissé sur la corde raide. De là des terreurs et des prudences.

Je me souviens de ce temps-là avec beaucoup de plaisir. Tout a été fort bien. Il est excellent d'avoir ses œuvres vives en danger dès le début de la vie. Pour peu qu'on vivote cela suffit à donner aux plus timides (ce qui est mon cas) le sentiment de la victoire, fort utile et même fort savoureux par la suite (et qu'on sait dissimuler, ce qui est très important). J'ai revu cet inspecteur en 1934 (il est mort en 1938, je crois). Il me demanda une dédicace sur l'exemplaire d'un de mes livres. Je la fis très affectueuse. Il continuait à me faire peur. Je le comprenais embarrassé dans ses besoins, incapable d'être très bon ou très mauvais, comme tout le monde.

C'est donc la peur qui m'a enlevé l'envie du voyage. A force de sensibilité, j'étais arrivé à avoir de petites joies et même de grandes dans ce bureau obscur où il fallait allumer les lampes vers midi. Rien n'avait plus de goût que certaines longues journées pluvieuses d'hiver, où simplement j'étais au sec, j'avais chaud et le temps de penser à ce que je voulais. C'était une grande chance d'avoir une

chaise sur laquelle on gagnait vingt francs. Qui n'aurait pas considéré que s'en éloigner était une parfaite imprudence ?

J'étais un exagéré sentimental, c'est entendu. Mais combien de responsabilités dont je ne parle pas (lourdes à seize ans) et de devoirs que je tenais à accomplir. A cette époque, mon père déjà vieux était devenu capable de secret. Mon amour s'inquiétait des colloques qu'il tenait avec un personnage invisible. J'aurais voulu lui donner une vieille hèreuse ; à défaut au moins n'être pas à sa charge. Et tout cela dépendait de l' amateur de demi-londrès. Le dimanche soir, je venais m'assurer que l'immeuble de la banque n'avait pas disparu pendant mes courtes promenades dans les collines. Ce sont des habitudes qu'on ne perd pas quand on les a prises dans l'âge le plus tendre. Que n'ai-je pas mis à la place de ce fumeur de cigares quand j'eus ce qu'on appelle la liberté ! Tout y a passé. De là ce qui a ressemblé à l'attachement à une région et même à un amour pour une certaine forme de vie.

Voilà à quoi je pense depuis trois ou quatre ans qu'un voyage en Italie est devenu nécessaire et pendant que je le renvoie de jour en jour. Enfin, j'ai fait établir mon passeport. Cela n'engageait à rien. J'ai laissé le document pendant longtemps sur ma table et ce

matin il est dans ma poche, car nous partons tout à l'heure. Nos amis Antoine et Germaine nous mènent en auto.

Étrange sentiment devant ma table qui n'est plus une table de travail avec son encrier bouché, ses porte-plume rangés, ses papiers classés.

J'ai heureusement tout de suite un petit problème à résoudre. La 4 CV Renault décapotable (et décapotée) qui nous emmène ne peut emporter qu'un bagage restreint. Nous n'avons, ma femme et moi, qu'une petite valise, mais comme nous passons par Mont-Genèvre, nous voulons être munis de manteaux. D'autre part, c'est l'automne, la lumière est rousse, les pluies en chemin, il faut essayer de caser dans la voiture tout un matériel adéquat. En outre, j'ai fourré dans un sac de plage mon carnet de notes, des cartes, un guide et un livre et je veux avoir tous ces « impedimenta » à portée de la main. Finalement, je case le sac près de mes pieds (nous occupons les places arrière) et je réussis à arrimer capes et imperméables sous la capote repliée. Nous partons brusquement après avoir très légèrement embrassé Sylvie et dit au revoir à Fine. Il me semble que ma femme n'a pas laissé de directives suffisamment explicites à Fine en ce qui concerne la conduite de la maison pendant notre absence. Somme

toute, ce départ ressemble au départ pour un pique-nique dans les environs ou quand je vais passer quelques jours chez Antoine à Gréoulx, à onze kilomètres d'ici. J'ai peine à croire que je pars vraiment pour l'Italie. (Et ne semble-t-il pas que je pars pour le Tibet?)

Les paysages de Manosque me sont naturellement très familiers. Ce n'est toujours pas partir que me déplacer en voiture le long de ces routes que je parcours à vélo quand je vais à ma ferme. Ce ne sont ni vingt kilomètres, ni trente, ni quarante qui peuvent ici me dépayser. Je n'ai somme toute pas bougé de place quand je passe à Lurs, à Peyruis, à Saint-Auban. Nous nous dirigeons vers les Alpes, et même cette direction-là contente mon cœur. La montagne est ma mère. Je déteste la mer, j'en ai horreur. A Manosque, je vais toujours me promener vers l'Est pour, au tournant des collines, voir apparaître dans l'échancrure de la vallée de la Durance le vaste bol d'opaline bleue où sont entassés les énormes morceaux de sucre des Alpes.

La vue des glaciers et des pâturages à chamois suffit à embraser ma respiration et mon sang. Je ne regarde jamais du côté du sud-ouest où est Marseille et la mer, cet horrible papier de verre qui gratte les rochers,

les corps et les âmes. (La haute mer, peut-être, a les qualités de la montagne, mais pour y aller je n'ai pas les moyens que j'ai pour aller en haute montagne. Encore une fois, il faut penser que j'ai toujours dû « aller à l'économie ».) Pendant l'enfance de ma fille Aline, nous allions passer le dur de l'été dans la montagne à Saint-Julien-en-Beauchêne, et, pendant l'enfance de ma fille Sylvie, nous passions de juillet à octobre à Briançon. Voir monter les montagnes devant mes pas a toujours été pour moi l'occasion de sentiments exaltants.

C'est d'ailleurs un peu pour cette raison que j'ai choisi le passage du Mont-Genève. Aborder l'Italie par la mer, c'était l'aborder écorché vif. Il fallait longer d'abord toute cette Côte d'Azur si vulgaire, et suivre ensuite, tout autour du golfe de Gênes, les rivières du Ponant et du Levant. Cela faisait beaucoup trop de papier de verre, de râpe à fromage, de kilomètres de femmes à poil en train de sécher. Je n'allais pas me mettre à voyager pour voir le Trayas ou Cannes. (Après avoir pris tant de précautions.) Il me fallait d'abord ces espaces retentissants et déserts qui précèdent les montagnes, puis monter et respirer enfin cet air argenté et limpide, dominer de brunes étendues. J'ai toujours détesté la foule. J'aime les déserts, les prisons,

les couvents; j'ai constaté aussi qu'il y a moins d'imbéciles à trois mille mètres d'altitude qu'au niveau de la mer. (Ce sont évidemment les réflexions d'un homme de cinquante-sept ans, resté timide et peu doué pour la galanterie, avec tous les regrets que ce triple état comporte.) Rien ne me prédispose plus au bonheur que les avenues qui entrent dans les Alpes. Je suis alors comme une chaumière illuminée; mes yeux flambent.

Par chance, le temps clair et brillant que nous avons au départ dans la basse vallée se couvre et avec espoir, c'est-à-dire que certains coins de ciel entre deux sommets sont même d'un noir d'orage. J'imagine le Mont-Genève bouché de brouillards et j'ai un très vif plaisir à sentir que l'auto se dirige assez vite de ce côté-là. Le feuillage des peupliers et des trembles est déjà doré par endroits. Ces arbres très mélancoliques sur le ciel noir font avec leurs troncs d'albâtre une escorte royale à l'entrée d'Embrun. Malgré le temps menaçant, nous sommes tous d'accord pour laisser la voiture découverte. C'est ainsi que nous voyons s'organiser autour de nous le haut paysage de Briançon.

En 1934-1935, nous avons été parfaitement heureux, Élise et moi, dans cette région. Nous avons loué à une M^{me} Dumont quatre grandes pièces dans une vaste maison à allure

de couvent au hameau des Queyrelles. Nous étions en face de la ville de Briançon, la dominant de peu mais assez pour l'avoir sous nos yeux, semblable à une vieille estampe avec ses remparts et ses portes. Assis dans le verger clos de murs qui donnait à la maison son caractère de chartreuse retirée si chère à mon cœur, je voyais les mulets bâtés passant les ponts-levis à côté de paysans noirs et de soldats bleus. Les hêtres de la montagne venaient en troupe jusqu'à la fontaine publique où nous allions chercher l'eau de la soupe. Tout de suite au-dessous de nous grondait doucement la Clarée et son confluent dans la Durance. Les nuits étaient bercées du bruit de ces eaux animées sur des pentes encore aimables. Juste avant l'aube, les peupliers se mettaient à bruire plus fort que les torrents dans le vent du Lautaret. Nous commencions tous nos matins en mettant sur notre phono les concertos brandebourgeois de Bach. D'excellents amis venaient partager nos repas. Lucien Jacques habitait avec nous (nous prîmes par la suite l'habitude, lui et moi, d'aller cueillir dans les prés ces petits champignons roses qui font les « ronds de sorcière », et à force d'en manger nous eûmes des hallucinations fort inquiétantes. Elles nous saisissaient éveillés.) Je travaillais dans un grenier sombre et sonore, hanté de grands meubles;

je n'ai jamais su lesquels ; il y avait cependant un lutrin, énorme. Aline, grave et fine, usait de son visage italien pour faire ses amitiés d'enfant avec les oiseaux du verger (aussi avec les fourmis et les scarabées cétoines). Sylvie, gorgée de lait, mûrissait sans à-coup, grasse et belle dans son berceau. Élise se brisa la cheville un matin que nous allions camper au clos des Cavalles.

Nous reconnaissons nos anciens quartiers. Certaines toitures passent le nez à travers les feuillages pour nous regarder. Nous haussons le cou pour les voir.

Comme nous atteignons le haut de Briançon, que nous débouchons sur le Champ-de-Mars, un vent glacial nous attaque de front. Devant nous les pentes que nous devons gravir vers le col sont couvertes de nuages et même le voile léger d'un petit grésil qui commence à crépiter sur notre pare-brise flotte dans le fond de la vallée.

C'est sur ce Champ-de-Mars qu'en février 1915 j'ai fait connaissance avec l'école du soldat. J'avais été incorporé au 159^e régiment d'infanterie alpine caserné à Briançon. J'ai ensuite, avant de partir pour le front, monté la garde pendant un mois au fort de l'Infernet. Par temps clair je voyais dans l'est un brouillard jaune qui était le Piémont. Un

vieux sergent d'artillerie de forteresse nous persuada même que certaines fumées étaient Turin. Mon père m'avait souvent parlé de Turin; sa famille était originaire de Montezemolo en Piémont. Ces mots ont encore pour moi, en 1951, une sonorité particulière et ne signifient pas ce qu'ils signifient pour tout le monde. Ils ont le parfum de la Grand-Rue en 1907 et plus particulièrement le parfum de cette vaste maison qui passe pour être triste que nous habitons dans cette rue étroite, commerçante, bien entendu, mais tout près des ruelles bordées d'étables à moutons, et d'écuries pour les omnibus. J'étais aussi à cette époque très agréablement affecté par l'odeur de la lustrine et par la vapeur des lingeries que repassait ma mère. Je ne parle pas de l'odeur du cuir qui dominait tout dans notre maison. Le sergent du fort de l'Infernet (je crois qu'il s'appelait Bec) ne se doutait pas des mélancolies qu'il faisait lever en moi avec ces mots de Piémont et de Turin. J'étais arrivé beaucoup plus « frais émolu » que les autres conscrits à part peut-être quatre ou cinq paysans, mais ils n'avaient de passion que pour la terre et elle était encore ici sous leurs pieds. Dès les premiers jours de caserne ils s'intéressèrent aux foires de la région et ils allaient y discuter le prix des moutons et du porc vif. C'était en 1915. L'un d'eux, nommé

Saille, qui fut par la suite blessé près de moi à Verdun, alla un jour jusqu'à Embrun où on lui avait dit qu'il y avait un très important marché de bestiaux, notamment de boucs. C'est à la caserne du château de Briançon et plus exactement dans l'embrasement de la fenêtre du deuxième étage qui domine le pont d'Asfeld que j'ai pris goût à ne pas posséder, à ne pas avoir, à être privé des choses même essentielles, comme la liberté et même la liberté de vivre. Je me souviens que j'ai marqué quelque chose à ce sujet dans la pierre à cet endroit-là; je ne sais plus exactement quoi; mais je me vois encore en train de gratter avec la pointe de mon couteau et somme toute assez content de m'occuper à ça. C'est ici devant ces paysages austères que date mon besoin de perdre.

Je cherche du regard sur les talus de la route que nous gravissons maintenant vers le col ces touffes de petites gentianes bleues dont les fleurs me donnaient tant de plaisir en 1915. Mais la saison est trop avancée. Déjà les champs du Mont-Genèvre ont leur poil d'hiver comme les renards. Il fait froid, le suaire des brumes nous mouille les joues et si nous nous obstinons à laisser la voiture découverte c'est dans l'espoir d'une plongée rapide en Italie de l'autre côté.

Il faut nous arrêter à la première barrière

pour montrer nos pattes blanches. Le poêle ronfle dans la petite maison où le gendarme a ses tampons. Il suffit d'un air de feu sur des genoux glacés pour commander les sympathies immédiates. Je n'ai jamais aimé un représentant de l'ordre comme celui-là pendant qu'il frappe de ses cachets les pages de nos passeports. J'aimerais qu'il se mette à nous interroger, une interrogation avec beaucoup de détails et qu'il y ait énormément de choses à éclaircir, qu'il se mette à froncer ses sourcils blonds, et peut-être même qu'il nous boucle, dans cet endroit où il fait si chaud. Sa femme est bien gentiment en train de tricoter devant la fenêtre près du poêle. Au delà de son visage c'est la montagne maussade. Qu'elle a de la chance d'être femme de gendarme et de tricoter à un endroit précis (confortable au surplus). Nous n'avons pas cette chance-là. Il nous faut aller en Italie et sur le seuil du poste de police le grésil fait le bruit d'un vin qui fermente.

Un kilomètre plus bas, c'est la douane dans un hameau déjà italien.

II

Naturellement, je ne me suis pas imposé ce voyage pour le simple plaisir de me déplacer. Il y a une sorte de bonheur qui ne dépend ni d'autrui ni du paysage; c'est celui que j'ai toujours cherché à me procurer. Trois ou quatre cents kilomètres plus à l'est ou à l'ouest, même mille n'y changent rien. Voilà ce qui s'est passé : Il y a plus de vingt ans que je lis et que je relis Machiavel. Il ne faut pas croire que je cherche à devenir un tyran ou un démocrate, je suis simplement un homme à dada. J'ai trouvé du plaisir à lire Machiavel, j'ai continué. Cela m'a entraîné dans les Novellieri, chez Guichardin, Vettori, enfin Pignotti, Sismondi, Potter, Tanburini, etc., bref, j'étais souvent en Toscane, Romagne, Lombardie, Vénétie. Mais, comme je ne connaissais pas ces pays, il me fallait les voir avec les yeux de la foi; ce déplacement va me permettre de les voir avec les yeux de la tête.

Il y a aussi mon fameux grand-père. Il

est mort cinquante ans avant que je naisse, jour pour jour. Il est né en 1795 au mois de mars et moi en 1895 au mois de mars; nous avons juste cent ans de différence. Mais il m'intéresse depuis longtemps. Et profondément. A sept-huit ans, je montais le soir à travers notre vieille maison obscure, pleine de cachettes, de recoins d'où je m'attendais à chaque instant à voir surgir ces rouleurs de prunelles, ces grinceurs de dents, ces Piémontais moustachus qui avaient été les compagnons de ce forban révolutionnaire. Je n'avais à la main qu'une lampe dite « pigeon » et son petit globe de verre grelottait dans son emmanchement, parce que je tremblais comme une feuille. J'allais retrouver mon père dans son atelier. C'est là que le vieux carbonaro reprenait corps; mon père avait composé avec lui, à mon usage, un énorme roman parlé allongé chaque soir d'épisodes pleins de détails romanesques. C'était mon sucre candi. J'ai toujours aimé ce coquin sans scrupules. Il n'avait qu'une vertu, encore était-elle quarantehuitarde : il croyait au bonheur du peuple par la liberté. C'est certainement de lui que je tiens mes principes naïfs. Il s'est aussi baladé en Piémont, Lombardie, Romagne, Toscane, Vénétie. Je vais sans doute le retrouver.

J'imaginai Turin très différent de ce qu'il



JEAN GIONO

VOYAGE EN ITALIE

De Manosque à Florence, en passant par Milan, Venise, Padoue, Bologne, l'Apennin, voici un « itinéraire italien » de Jean Giono, petit-fils d'un carbonaro et père d'un autre carbonaro, le séduisant Angelo, du *Hussard sur le Toit*.

Quelle révélation a pu être l'Italie pour Jean Giono, romancier du bonheur, c'est ce que le lecteur découvrira avec un plaisir incroyable dans ce livre. Giono aime et comprend l'Italie ; il sait en exprimer toute la substance humaine ; il sait ce que signifie le froncement de sourcils d'un Milanais croisé dans la rue, le battement de cils d'une Vénitienne rencontrée à la poste.

Mais il n'est pas seulement question ici de paysages et d'êtres : l'auteur nous fait part de ses réflexions, de ses sentiments et de ses idées. La sensibilité, la sagesse, la bonhomie ont une telle présence qu'avec toute l'aisance d'une conversation entre amis, on passe des recettes de cuisine aux plus excitantes observations sur la véritable nature du bonheur.

Le *Voyage en Italie* fera date dans les relations littéraires de l'Italie et de la France. Dorénavant, le voyageur lettré emportera ce petit livre dans ses bagages.